

## ÉCOLE DES ARTS APPLIQUÉS, Khong (Sud-Laos)

*(Indochine, hebdomadaire illustré, 10 mars 1945)*

25 février.

Durant le bref séjour qu'il a fait dans cette île [de Khong], le [gouverneur général](#) a visité l'École d'arts appliqués qu'y dirige M. Leguay. Il a complimenté cet artiste pour les résultats très encourageants qu'a obtenus son enseignement dont l'objet est de créer et de fixer dans l'île de Khong un artisanat de qualité travaillant suivant les meilleures traditions de l'art laotien.

---

### AU PAYS DE LA DOUCEUR DE VIVRE

Art et artisanat laotiens

*(Le Journal de Saïgon, 3 avril 1947, p. 2, col. 1-3)*

Comme beaucoup de nos provinces françaises, le Laos a une fâcheuse tendance à abandonner certaines de ses traditions qui faisaient tout son charme et son originalité.

L'orfèvrerie, la bijouterie et la sculpture sur bois occupaient jadis des artisans nombreux. Il n'est pas de vieille pagode qui n'ait une porte ou des fenêtres finement sculptées. Plus tard, lorsque la pierre et le ciment remplacèrent le bois, les ouvriers d'art ont également donné la mesure de leur talent. Mais on ne restaure pas en Asie. Tels les vieux saints de bois de nos chapelles bretonnes, les bouddhas du Laos, les naghas et les déesses du ciel bouddhique ne se retrouvent qu'à l'état d'échantillons vétustes et branlants. On fait volontiers du neuf, en béton, recouvert d'une jolie couche de lait de chaux.

Peu de familles laotiennes aisées où on ne retrouve un bol, un service à bétel ou une coupe à offrandes en argent ciselé, œuvre parfois naïve mais toujours harmonieuse et belle d'un orfèvre local. Enfin, dans ce pays où la fortune s'estime surtout en poids d'or fin et en bijoux, presque toutes les femmes possèdent un bracelet, un collier de chignon ou des boucles d'oreilles en or délicieusement travaillés.

Les coupes ciselées et les bijoux sont introuvables parce que les matières premières étaient plus rares et d'un prix élevé ; parce que les vieux artisans sont morts sans faire d'élèves ou d'apprentis et que le Laos manquait d'écoles professionnelles. Parce qu'aussi le travail d'art est un travail de longue haleine, généralement mal payé, à une époque où déjà l'heure de travail d'un ouvrier non spécialisé était fortement rétribuée. Enfin aussi parce que personne n'avait songé sérieusement à sauver le passé.

Avant la guerre, la Laotienne était réputée par son élégance. Le coton et la soie naturelle filés, teints et tissés à la maison servaient à faire les jupes et les écharpes, pièces standard du costume féminin. Le lamé d'or ou d'argent réservé aux costumes de fêtes se tissait également dans la famille. Entre les colonnes de chaque case, on voyait un métier à tisser où les mères et les filles se relayaient au travail quand elles étaient libérées des travaux du ménage ou de la rizière.

La Laotienne faisait son petit morceau de tissage, dix centimètres par-ci, vingt centimètres par-là, un peu comme une Française qui tricote à la petite semaine un interminable pull-over. On trouvait dans chaque province un tissage original et souvent un coloris bien différencié, jamais retrouvé ailleurs, comme le « vert de Khong » ou le carroyage de Lahanam.

C'était l'époque où les dames siamoises de la rive droite du Mékong, astreintes au régime du chapeau et des souliers obligatoires, traversaient le fleuve pour exhiber aux Laotiennes les derniers modèles de la haute couture siamoise, mais retiraient voluptueusement leurs souliers lorsqu'elles débarquaient au Laos...

L'époque aussi, où de lourds chignons fleuris d'hibiscus furent sacrifiés aux ciseaux d'un Figaro ambulant d'importation thaïlandaise qui faisait les permanentes à la chaîne et transformait les jolies filles en vamps du type Bangkok.

C'est à Marc Leguay, jeune peintre de talent installé dans l'île de Khong depuis 1935, que le Laos doit d'avoir aujourd'hui sa première école artisanale. Il en jeta les bases en 1941 sous les auspices du colonel Gey, résident de la province du Bassac, qui obtint pour l'école l'aide administrative nécessaire au prompt démarrage. Leguay recruta une vingtaine de jeunes garçons âgés de douze à quatorze ans, dont la plupart n'avaient jamais quitté leur village et qui ne parlaient pas français.

Avec cette équipe de compagnons, il prospecta pendant la belle saison les provinces du Sud Laos en vue de recenser les vestiges de l'architecture et de la sculpture laotiennes. Il constitua de la sorte un inventaire complet des motifs de décoration dont les dessins, soigneusement relevés, servirent d'éléments de base aux élèves de l'école.

Le tissage fut remis en honneur à la même époque par M. Blanchard de la Brosse, directeur du groupe scolaire du Bassac. Avec l'aide de M<sup>me</sup> Blanchard, d'origine laotienne, il annexa à ses écoles primaires un atelier de tissage où femmes et fillettes furent initiées à toutes les manipulations de la soie et du coton. À l'instar de M. Leguay, M. Blanchard se constitua un catalogue de toutes les variétés de tissage existant au Sud Laos et remit sur ses métiers les dessins traditionnels. Si, dans ce domaine, la tâche fut moins ardue qu'en matière d'orfèvrerie, il n'en reste pas moins que les organisateurs eurent à surmonter de grosses difficultés techniques, surtout en ce qui concerne les teintures, qui, pour la plupart, furent d'origine végétale et fournies par les plantes du pays.

Il semble qu'on veuille aujourd'hui reprendre la question sur des bases plus larges. M. [Stéphane F. Brecq](#), l'artiste bien connu, qui a dirigé les écoles de Phnompenh, de Hanoï, de Giadinh et de Thudaumot, est l'auteur d'une intéressante étude relative à l'organisation d'un artisanat et de l'enseignement technique au Laos. On en reparlera d'ici peu.

PA-NHAY.

---